

FRITZ VON UNRUH : VERDUN OU LE CHEMIN DU SACRIFICE

› Eryck de Rubercy

La guerre de 1914-1918 n'était pas encore terminée que la France avait déjà une abondante littérature de guerre et, alors que la paix est signée, ce sont des flots d'encre qui, après des flots de sang, continuèrent de couler, de sorte qu'en 1920, les œuvres principales illustrant cette littérature avaient déjà paru. À l'inverse de l'Allemagne où, au lendemain du 11 novembre 1918, la littérature ne fit pas immédiatement son apparition, le pays ne voulant plus qu'on lui parlât de guerre. Seule exception ou presque, celle du roman de Fritz von Unruh intitulé « *Opfergang* » et paru en 1919, qui fut même en 1923 le premier livre allemand relatif à la guerre à avoir été traduit en français sous le titre « Verdun ». Si pour s'être distingués par des romans sur la guerre, Erich Maria Remarque (*À l'ouest rien de nouveau*), Arnold Zweig (*le Cas du sergent Grischka*), Ludwig Renn (*Guerre*), voire Georg von der Vring (*Soldat Suhren*) viennent aussitôt à l'esprit, il est probable qu'en France seuls les lecteurs de Romain Rolland savent encore de nos jours qui est Fritz von Unruh, auquel même un dictionnaire comme celui du monde germanique (1) ne consacre pas une notice biographique

(affligeante amnésie), et dont le livre le plus mémorable – « une des œuvres capitales de la guerre », disait Alexandre Vialatte (2) – est assurément ce récit militaire qui connut à sa sortie dans son pays d'origine un retentissement certain.

C'est en tout cas sous la plume de Romain Rolland qu'on pouvait lire dès 1915 le nom de cet auteur allemand dans un article du *Journal de Genève* repris dans *Au-dessus de la mêlée*. Il écrivait à propos de celui qui était son ami : « Fritz von Unruh est une personnalité exceptionnelle. Trois hommes en un : héros, apôtre et poète. Sa hauteur d'art est à la mesure de sa grandeur de caractère. Le génie de l'Allemagne en ces tristes années n'a pas de plus fière et tragique expression. Pour l'honneur de l'Europe, qu'on ne laisse cette puissante, cette sombre lumière se consumer dans le désir. » Romain Rolland parlait de l'ivresse qui tournait la tête des jeunes écrivains allemands, partis en campagne avec le plus grand enthousiasme, et qui fit place assez rapidement à la lucidité. « Beaucoup, écrivait-il, ont perdu cette ivresse guerrière au contact des souffrances subies et causées. »

Né à Coblenze en 1885 – il meurt en 1970 – Fritz von Unruh, fils d'un général de vieille noblesse silésienne, fut élevé, comme ses frères, dans la plus prestigieuse des écoles de cadets, aux côtés des fils de l'empereur Guillaume II auxquels il fut lié par une assez étroite camaraderie, avant d'intégrer un régiment de la garde à Berlin dont pourtant il démissionnera dès 1912 pour devenir un écrivain à part entière, passionné d'abord par le théâtre, où « il a été durant presque une décennie, à une époque de tensions inouïes, le grand espoir dramatique du peuple allemand » selon Adorno (3), et qui tâtera aussi de la peinture. Mais une fois la guerre venue, il reprend son grade de lieutenant dans un régiment de uhlans où il éprouve alors le besoin, parallèlement à l'écriture de son roman *Verdun*, de tenir au jour le jour un journal de guerre, malheureusement traduit en français de façon

Eryck de Rubercy, essayiste, auteur des *Douze questions à Jean Beaufret à propos de Martin Heidegger* (Univers-Poche, 2011), est traducteur, notamment des essais sur Hölderlin de Max Kommerell (Aubier), de poèmes de Stefan George (*Fata Morgana*, prix Nelly-Sachs 2004), ainsi que d'August von Platen (*La Différence*). On lui doit l'anthologie *Des poètes et des arbres* (La Différence, 2005) et la présentation d'œuvres d'Ernst Meister, de Gottfried Benn, de Peter Handke, d'Hugo von Hofmannsthal, d'Heinrich von Kleist, et de Richard Wagner.

trop fragmentaire dans les années vingt pour que le lecteur ne lisant pas l'allemand s'en fasse une idée (4). Dans un cas – celui du journal intime – la notation rapide, sobre et nerveuse de la vie quotidienne consignée dans six cahiers, dont Stefan Zweig disait en 1917 que « s'ils étaient un jour publiés, ce serait le document le plus écrasant sur la guerre » (5), et dans l'autre – celui du roman – la vie d'une compagnie d'infanterie dont il évoque avec un lyrisme ardent les atroces souffrances. Mais une fois *Verdun* écrit, à savoir en juin 1916, son texte, bien que très patriotique, sera interdit de publication et, quand l'éditeur, immédiatement après la guerre, voudra le publier à la fois dans une version remaniée et dans un tout autre contexte, il n'en reprendra pas le titre, qui rappelait trop la défaite, choisissant *Opfergang* (holocauste) alors que « Verdun » était bien le titre primitif.

La traduction du livre effectuée en 1923 par Jacques Benoist-Méchin aux Éditions du Sagittaire aurait pu conquérir son public (6). Malheureusement elle n'eut pas grand succès car cette traduction ne restituait pas la langue littéraire de l'original qui se caractérise notamment par un rapport avec une langue parlée des soldats, laquelle, chez Unruh, n'est toutefois pas celle du peuple comme chez Barbusse. Jean-Richard Bloch écrivait à propos de cette traduction qu'elle était « vulgaire, plate et mal soignée » (7), de quoi en fin de compte ne laisser aucunement transparaître la puissance verbale d'Unruh, l'une des grandes qualités de son livre qui se trouvait ne plus être réédité en français et qui, soit dit en passant, n'est pas davantage disponible à la vente en Allemagne. Mais, heureuse initiative, les éditions La Dernière Goutte nous offrent aujourd'hui l'occasion de le relire ou de tout simplement le découvrir, nouvellement traduit par les soins de Martine Rémon (8), qui « s'est efforcée de reproduire en français l'âpreté et le pathos de ce style si particulier, à vrai dire assez largement intraduisible » (9), et cela avec brio tant il lui a été certainement difficile de transposer ne serait-ce que le style oral des dialogues entre soldats tels qu'Unruh les rapporte de manière inspirée. « De fait, ils soliloquent, philosophent, déclament, crient, se lamentent, s'invectivent et prêchent. Ils servent surtout de support au déploiement d'une langue expressionniste. Unruh uti-

lise toutes les ressources de la langue allemande, qui permet de former des mots entièrement nouveaux par assemblage. » C'est Nicolas Beaupré, signataire de la préface, qui le dit, Unruh se montrant très inventif dans la langue, pour ainsi dire en poète, avec des analogies et des métaphores parfois surprenantes : « Un obus de 420 vola au-dessus de leur têtes. Incroyable comme ce machin traverse les airs, on dirait des roulades de soprano colérique. » « Nous n'avons plus que la peau sur les os [...] et déjà le sang erre dans le sillage de nos âmes. » « Les planches des cabanes devenues chair et cheveux s'emboîtaient les unes dans les autres comme les crânes de l'ossuaire. » On songe ici à ce qu'Alexandre Vialatte écrivait à son propos : « Il y a dans son art une diversité dans le groupement des idées, des images, des sensations, une acuité de sensibilité et une exaspération de vision qui offrent à l'œil des combinaisons remarquables. (10) »

Du front de la guerre au combat pour la paix

Mais que raconte *le Chemin du sacrifice* ? C'est l'histoire d'un groupe d'hommes partis des Flandres vers une destinée inconnue. Quel est le but ? Nul ne le sait. Soudain il se précise. Il s'agit d'arriver coûte que coûte au sommet des hauteurs qui dominent Verdun. L'avance, le premier jour : quelques kilomètres ; à la fin, quelques mètres. Le chemin parcouru est en réalité beaucoup plus long : c'est, « comme dans un livre d'images », tout l'acheminement d'un morceau d'armée allemande, depuis l'embarquement en chemin de fer, après avoir été retiré de ses abris des Flandres, jusqu'à l'anéantissement sur les dernières défenses de Verdun, où elle se trouve réduite à une poignée de survivants.

« Devant nous se dresse la Mort, comme l'aube devant le condamné. Nous vivons sans vivre. Deux jours, trois semaines, peut-être encore six mois. Nous mangeons et engraissons pour fertiliser cette aube qui s'approche en nous montrant sa poigne : Verdun. »

Ce qui est vraiment bouleversant chez Unruh, c'est la partie négative de la description, celle des deuils au combat et des désastres de la guerre :

« Le capitaine s'effondra entre ses bras ; cependant, en se cramponnant douloureusement à la paroi de la tranchée, tel un aigle qui perd son sang, il promena encore une fois son regard sur la compagnie qui crachait sa mitraille, avant de retomber en arrière dans les bras de l'adjudant, et il partit au-devant de sa nouvelle vie, le sourire aux lèvres. Sa conscience disparut avec les battements de son cœur. »

Ce n'est d'ailleurs pas seulement la description de cette boucherie qu'est la guerre qui est poignante mais aussi celle des débats d'âmes puissants et confus ou des conflits du patriotisme aux prises avec une certaine foi, sinon du devoir – mot qui « en impose et bannit tout sentiment personnel » – avec la souffrance et la conscience du sacrifice d'une jeunesse qui meurt pour rien :

« Entends-tu les battements des cœurs vivants qui montent des abris et des trous ? Les corps veulent vivre ! Vivre, c'est tout ! Et nous laissons passer les heures ! Quarante-huit heures ! Assez pour tendre un collet à l'ordre de tuer ! Faut-il que cette jeunesse soit massacrée ? »

Une jeunesse assimilée à du « matériel » dans la bouche du commandant en chef des armées, lequel, apprenant que ses forces ont eu 400 000 pertes, répond froidement « C'est normal », « Ça rejoint mes calculs » et, comme un général lui réclame six corps d'armée supplémentaires, rétorque : « J'attends les Anglais à Arras. Pas question de gaspiller tout mon matériel ici ! »

Fritz von Unruh est un écrivain et un soldat (c'est ce qui rend son livre doublement précieux) qui a marché sur Verdun, où il s'est retrouvé sur le terrain en première ligne, à savoir aussi un combattant, blessé en

1914 puis à nouveau en 1916, qui a vu l'immense holocauste (littéralement : *Opfergang*), qui a cru en la victoire allemande et qui a souffert humainement jusqu'au jour où ses illusions détrompées lui ont fait sentir toute l'horreur de la guerre, car c'est bien à la haine de la guerre que conduit en définitive *le Chemin du sacrifice*, qui fit écrire à Maurice Martin du Gard : « Unruh ne diminue point les grandeurs qu'offre la guerre à l'homme, mais il est l'exemple que l'héroïsme est aussi grand de lutter contre elle. Son pacifisme ne naît point d'un déséquilibre de l'âme et du corps ; au contraire, il lui demande une harmonie définitive. (11) » Ainsi, pour la première traduction française de son livre par Jacques Benoist-Méchin, avait-il écrit, à Florence en décembre 1923, une préface profondément inspirée de paix, dont il est cependant à regretter qu'il ne soit pas fait mention dans la nouvelle traduction.

« Nous voyons le but, aussi lointain qu'il soit ; nous voyons la lumière, car nous la portons en nous... Donc, allez votre chemin, signes et syllabes, cherchez cette chose tendre et éveillée là où elle respire – Saisissez-la, vivifiez-la. – Apportez-lui la certitude de n'être point solitaire, car elle construit, – déjà, – son avenir même en ceux qui l'ignorent. »

Bien que la première version de *Verdun* n'ait pas été écrite pour aider à la paix, c'est à cet espoir de paix que Fritz von Unruh croyait désormais et ne cessa jamais plus de croire.

Si une conversion au pacifisme, à la fin de l'année 1916 et au cours des années 1917 et 1918, qui expliquerait la réécriture d'*Opfergang*, est en somme totalement vraisemblable, Nicolas Beaupré avance toutefois « une autre explication, qui du reste », nous dit-il, « n'est en rien exclusive de la précédente ». Fritz von Unruh aurait pu, selon lui, revoir la rédaction de son livre, en modifier des passages, par « ambition littéraire ». Il se serait ainsi débarrassé dès la fin de la guerre « non seulement des oripeaux, devenus encombrants en 1918-1919, du patriotisme wilhelmien mais aussi, dans le même temps, du projet testimonial initial », afin de se fonder sur « un refus du

témoignage au sens strict » car « l'écriture de guerre, sur la guerre, ne saurait se confondre avec une simple documentation de l'expérience vécue ». Comme l'a très bien dit Philippe Soupault, « Il appartenait à Fritz von Unruh [...] de dépasser les banalités nécessaires des catastrophes. (12) » Cependant, cette opinion n'est pas partagée par tous, l'argument, par exemple, d'un Jean Norton Cru, critique des écrits de guerre des combattants, étant que « la valeur testimoniale des écrits des combattants passait avant le projet littéraire de l'auteur », ce qui revient tout bonnement à ignorer la littérature.

N'avait-il pas fallu les réalités atroces de la Grande Guerre pour révolter la conscience d'Unruh ? On ne voit aucune autre explication plausible à donner à cette singulière vocation pacifiste et une œuvre antérieure comme *Vor der Entscheidung* (Avant la décision), la première de quelque ampleur littéraire qu'il a écrite, datant d'octobre 1914 mais publiée également en 1919 (13), après coupure des « passages les plus nationalistes ou hostiles aux ennemis », n'apporte aucun sérieux éclaircissement là-dessus. À moins qu'il ne s'agisse là que d'un faux problème puisque la fin d'une lettre du 27 avril 1915 exprimant l'espoir de ce qui est le but commun, à savoir : « une grande victoire à la manière allemande qui nous permet de supporter ce qui en temps de paix nous écraserait » prouve que la conversion au pacifisme de Unruh ne date pas de cette époque tout en montrant la rapidité du renversement de point de vue qui a suivi, le faisant passer d'un combat à un autre. Le 9 novembre 1918, Stefan Zweig, qui a bien connu Unruh, notait dans ses *Journaux* :

« Le soir, Unruh : à présent il est quand même, comme nous tous, profondément bouleversé par le terrible destin du peuple allemand. Il était facile naguère de dire : il faut que l'Allemagne soit battue. On s'aperçoit aujourd'hui que cette guerre a été trop longue et qu'une défaite équivaut à la ruine. (14) »

Quoi qu'il en soit, Fritz von Unruh, prononçant après la guerre de nombreux discours, entreprit sa croisade de pacifiste supranational tout en comptant au rang des défenseurs de la république de Weimar.

C'est ainsi que sa renommée lui valut, peu de temps après la parution d'*Opfergang* en français, d'être invité à passer une semaine à Paris au printemps 1924. Voyage qui se termina par une visite en compagnie de Philippe Soupault, Luc Durtain, Pierre Drieu La Rochelle et Jacques Benoist-Méchin sur la tombe du soldat inconnu pour un serment commun à la paix, et dont au retour il fit un récit « quelque peu désenchanté », comme l'observe Nicolas Beaupré, « peu amène pour les “pacifistes de salon” français », dans lequel entraînait beaucoup de malentendus dans sa façon de juger la France (15). Or, justement, dans un article publié en 1926, Walter Benjamin (16) critiqua assez durement le pacifisme de salon de Fritz von Unruh sans nier pour autant le bien-fondé de ses espoirs, les moyens pour les réaliser lui semblant seulement sans rapport avec la réalité sociale et politique. Savait-il ce que Louis Gillet écrivait, exactement au même moment, dans son article « Un pacifiste allemand à Paris » paru dans la *Revue des Deux Mondes* ? Lequel se demandait « si la conversion de M. von Unruh n'est pas bien jeune pour lui permettre de nous faire la leçon » avant d'ajouter : « Je ne doute nullement de sa sincérité. Ce qui m'effraie, c'est que je ne vois guère dans tout ce qu'il nous dit que des sentiments enfantins, incapables de faire illusion à qui ne se paie pas de mots. M. von Unruh est poète : il prend des images pour des raisons. Ses nerfs le conduisent : il est bien difficile de prendre au sérieux les trémolos de ce violoncelle. (17) » Mais après tout, et c'est là une hypothèse, peut-être que, comme Drieu La Rochelle, qui se révoltait contre l'« abominable maladie » de la guerre moderne – « cette guerre de fer et de gaz, guerre de civilisation avancée » – le pacifisme de Fritz von Unruh ne refusait-il pas pour autant la fatalité de la guerre. Dans une note parue dans la *Nouvelle Revue française* sur son livre *Nouvel empire* (18), Drieu La Rochelle en soulignait « l'accent indicible de nostalgie pour la grandeur du sacrifice guerrier », en ajoutant, mais « il s'arrache à la guerre par raison [...] parce que le génie infernal du moderne a pourri la guerre, en a inversé ignominieusement les valeurs » (19). Cela dit, on pourrait tout aussi bien comparer Fritz von Unruh à Ernst Jünger, et ce sont ces deux œuvres qu'il eût fallu, sinon qu'il faudrait, comparer pour mesurer la plus grande distance qu'il peut y avoir entre

eux puisque « si l'élan vitaliste [*leur est*] central », observe Nicolas Beaupré, « ni le genre choisi, ni la forme, ni le traitement du sujet, ni le style, ni les objectifs politiques ne coïncident ».

Candidat au Reichstag lors des élections de 1924, Fritz von Unruh sera exclu par les nazis de l'Académie littéraire de Prusse et s'exilera en France d'où, après quelque temps passé dans un camp d'internement, il se rendra aux États-Unis pour y demeurer le temps de la guerre. Revenu dans son pays en 1948, c'est le 18 mai de cette année-là, à l'occasion du centenaire de l'Assemblée allemande, qu'il prononce dans l'église Saint-Paul de Francfort, en présence de toutes les autorités allemandes et alliées, un discours aux Allemands radiodiffusé qui eut une répercussion extraordinaire. Pour la circonstance, c'est sans concession à l'égard de ses compatriotes qu'il posa directement la question de leur « culpabilité collective et individuelle dans le nazisme, la guerre et le génocide » non sans rappeler que, pour lui, la Grande Guerre et en particulier la bataille de Verdun avaient été son initiation à la paix et à la démocratie. Enfin, c'est en 1957 que paraîtra l'un de ses derniers ouvrages, préfacé par Albert Einstein, un recueil de discours pacifiques intitulé « Armés, vous n'êtes guère puissants » (*Mächtig seid ihr nicht in Waffen* (20)), rien n'ayant jamais affaibli le combat de leur auteur pour la paix, étant entendu qu'il lui avait été durant sa vie aussi héroïque de combattre pour la guerre que pour la paix. La vie, dont Unruh savait, au dire de Stefan Zweig – encore lui – qu'elle « était l'essentielle, le bien unique et suprême, et que l'unique et suprême péché contre l'esprit était d'y attenter. De son expérience la plus profonde il ne lui restait qu'une chose : cette vie, qui par miracle échappa à cent enfers » (21).

1. *Dictionnaire du monde germanique* sous la direction d'Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider, Bayard, 2007.

2. Alexandre Vialatte, « *Opfergang*, par Fritz von Unruh », *Nouvelle Revue française*, juin 1924.

3. Theodor W. Adorno, *Mots de l'étranger et autres essais. Notes sur la littérature III*, traduction et notes par Lambert Barthélémy et Gilles Moutot, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2004, p. 169.

4. « Fragments d'un journal de guerre », *Nouvelle Revue française*, n° 108, septembre 1922,

- p. 276-286 et « Devant le calvaire. Fragment inédit du *Journal de guerre* de Fritz von Unruh », *Revue belge*, tome IV, n° 4, 15 novembre 1924, p. 319-325.
5. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, traduit de l'allemand par Jacques Legrand, Belfond, 1986, p. 173.
6. Fritz von Unruh, *Verdun*, traduit par Jacques Benoist-Méchin, Éditions du Sagittaire, 1923.
7. Jean-Richard Bloch, « Feuilles de cahiers », *Europe*, 15 janvier 1938, p. 89.
8. Fritz von Unruh, *le Chemin du sacrifice*, traduit de l'allemand par Martine Rémon, La Dernière Goutte, 2014.
9. Nicolas Beaupré, « Fritz von Unruh : écrire le paroxysme » in *le Chemin du sacrifice*, *op. cit.*, p. 15.
10. *Nouvelle revue Française*, juin 1924.
11. Maurice Martin du Gard, « Un poète allemand, Fritz von Unruh » in *Feux tournants. Nouveaux portraits contemporains*, Camille Bloch, éditeur, 1925.
12. Philippe Souppault, « Les livres du mois », *la Revue européenne*, n° 14, 1^{er} avril 1924.
13. Fritz von Unruh, *Vor der Entscheidung*, Reiss, 1919.
14. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, *op. cit.*, p. 221.
15. Fritz von Unruh, *Flügel der Nike*, Frankfurter Societäts-Druckerei, 1925.
16. Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften* (14 vol.), *Friedensware* (1926).
17. Louis Gillet, « Un pacifiste allemand à Paris » in *Revue des Deux Mondes*, janvier 1926, p. 458.
18. Fritz von Unruh, *Nouvel empire*, traduit avec une préface, des arguments et des notes par Jacques Benoist-Méchin, Éditions du Sagittaire, 1925.
19. *Nouvelle revue française*, n° 146, 1^{er} novembre 1925, p. 628.
20. Fritz von Unruh, *Mächtig seid ihr nicht in Waffen*, H. Carl, 1957.
21. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, *op. cit.*, p. 173.